

LE JOURNAL
DES ENFANTS



PARAISSANT
le 1^{er} de chaque mois

12 FR. PAR AN

HISTOIRES
RECITS
CONTES
LEGENDES

MODES
GRAVURES
PATRONS
DESSINS

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE REDACTION
PARIS, 9, RUE VILLEDU-RICHELIEU

E. Lath
VERDELIN

EXPLICATION DES PLANCHES ANNEXES

GRAVURE DE TRAVESTISSEMENTS

N° 1. — *Chinois de Pékin*. — Robe courte en soie brochée; casaquin en cachemire gris acier garni d'un galon fantaisie et ornée de boutons et attaches en passementerie; la manche en soie est encadrée d'un galon; toque ronde avec bord de velours; une seule natte flottante; bas bleus et souliers découverts.

N° 2. *Costume tunisien*. — Pantalon large, froncé au-dessous du genou, brodé en soutache d'or sur la couture de côté; large ceinture en soie rouge brodée et frangée d'or, enroulée deux fois autour de la taille. — La veste, courte au dos, brodée de soutache partout, est attachée en haut du devant par un seul bouton et s'ouvre sur une chemise de soie de Tunis; manche large au bas, encadrée d'un revers rouge cloué de boutons d'or avec volant de manche de chemise dépassant le bord, fez (coiffure) rouge à gland; bas de soie brodés; bottes jaunes en marocain doré.

N° 3. *Fermière hollandaise*. — Jupe courte en pékin de soie, dépassant une robe en satin marron bordée d'un biais de velours. Corsage ouvert en carré, encadré de velours. Fichu en dentelle, croisé devant avec tablier pareil; bonnet en mousseline garni de dentelle et doublé de papier doré; bijou d'or au-dessus de l'oreille; colliers et bracelets; bas de soie; souliers à boucle.

N° 4. *Jeune fille arabe*. — Chalvar (pantalon) en soie turque à rayures, s'arrêtant à la cheville. Une ceinture en soie tissée d'or entoure la taille et les hanches et se noue de côté. La chemise en *kachlamah* (gaze de soie rayée), serrée dans la ceinture, est ouverte en cœur et plissée. La veste est en satin ciel galonnée d'or tout autour; un cordon de boutons grelots d'or est cousu au bord du galon; tarbouche en velours rouge brodé, encadré d'un galon et de perles: des rangs de perles d'or fixées des côtés à un bijou en sequin entourent le visage et s'étagent sur le cou, un voile de gaze brodé au bord à la turque, et garni de bibrés (dentelle de soie) blanche, s'étale sur le dos; deux nattes flottantes, bas de soie et babouches en velours à bouffettes.

N° 5. *Paysanne russe*. — Cafetan en cachemire blanc orné tout autour d'une bande de velours noir. Une bande semblable, lisérée de satin jaune, court au-dessus et remonte sur le devant; une broderie en grecque suit cette garniture et un semé couvre le cafetan; le corselet est semblable et les épaulettes sont en velours liséré. La chemise est brodée devant, au dos et aux manches; un bouillonné entre deux biais entoure le haut de la chemise; un collier de perles s'étale sur le plastron. Le diadème est couvert de galon d'or et de broderies; les cheveux ondules sur les épaules. Bas de soie et souliers en cuir de Russie brodés.

N° 6. *Tzigane de Moscou*. — Pantalon et veste en satin bleu; gilet à manches en satin rose vif; galon d'or autour de la veste, de la grande manche doublée de rose et de la poche; ceinture fermée par une boucle; galon le long de la partie extérieure du pantalon. Toque bordée de fourrure; guitare à la main.

GRAVURE NOIRE (DERNIÈRE PAGE DU JOURNAL)

N° 1. — Costume de petit garçon de 6 à 7 ans. — Blouse boutonnée en biais sur le devant et resserrée à la taille par une ceinture. Pantalon court tombant droit au-dessus des bottes. — (Le patron de ce costume se trouve sur la feuille des patrons imprimés).

N° 2 et 5. — Costume de fillette, composé d'une longue jaquette ouverte devant sur un gilet pareil, et terminé par des pattes rondes qui retombent sur la jupe; ces pattes, ainsi que les revers et poches, se font en velours ou en soie. La jupe, qui a environ deux mètres de largeur, est plissée tout autour et remonte jusqu'à la taille; elle est cousue à une ceinture en ruban de fil. (Le patron de ce costume se trouve sur la feuille imprimée.)

N° 3 et 4. — Costume de petit garçon de 4 à 5 ans; composé d'un paletot-sac avec couture cintrée au milieu du dos, avec le devant dégage en revers sur un gilet-plastron qui descend jusqu'en bas.

FEUILLE DES PATRONS IMPRIMÉS

N° 1 et 2. — Jaquette pour le costume de fillette représenté sur la gravure noire. — Le devant boutonné au milieu et forme un gilet garni de petites poches; les côtés tiennent au devant et se joignent au dos par le moyen d'une couture qui remonte jusqu'à l'épaule. Le dos se termine par une patte ronde, recouverte d'une autre patte plus petite. La manche est garnie d'un parement.

N° 3 et 4. — Blouse pour le costume de petit garçon. — Le devant recroise au boutonnage et le dos est d'un seul morceau.

N° 5. — Manche pour la jaquette de fillette, pouvant servir aussi pour la blouse de garçon.

N° 6. — Pantalon droit pour le costume de garçon. Le devant et le dos ont la même forme du bas; la différence n'existe que dans le haut.

N° 7 et 8. — Pèlerine à capuchon, pour layette. — Cette pèlerine est très-commode pour transporter les enfants d'une chambre à l'autre, en les préservant du froid. On la fait en cachemire blanc, ou en étoffe fantaisie de laine, doublée de soie et ornée d'une broderie en soie mi-torse et d'une frange. Le capuchon est froncé ou plissé de manière à former une capeline sur la tête du bébé.

N° 9. — Brassière pour le premier âge. — Elle se fait en piqué pelucheux et le haut garni d'une petite dentelle; le dos recroise et ses cordons servent à l'attacher. Les chemises se taillent sur ce même patron, mais les manches n'ont pas de revers.

N° 10. — Moitié d'un bavoir en piqué, garni d'une petite broderie.

N° 11 et 12. — Béguin en toile pour enfant nouveau-né; cette forme sert aussi pour les béguins en flanelle.

N° 13 et 14. — Bonnet de baptême, composé avec du lacet-olives disposé sur le dessin, et rattaché ensuite avec des brides ou fils lancés.

N° 15. — Dessin de soutache avec appliques ou carrés au passé.

Les personnes qui désireraient d'autres patrons en dehors de ceux publiés par le journal auront à nous envoyer 1 fr. 50, en un mandat de Poste, pour chaque modèle demandé.

JOURNAL DES ENFANTS

VOYAGES ET AVENTURES

AU

PAYS DES BÊTES

I

Quand je vous aurai dit que je reçus en naissant le nom de *Magnus*, mot latin qui veut dire *Grand*, bien que de père en fils dans ma famille nous ayons tous été de petite taille, vous n'en serez guère plus avancés ; mais c'est la vérité, et je dois vous la dire.

Dès l'âge de sept ans je perdis ma digne mère qui, bien certainement, doit occuper aujourd'hui une des meilleures places du paradis. Je fus alors confié, jusqu'à mes seize ans, à un maître de pension, par mon père, capitaine de vaisseau, puis placé dans un collège où je fis des études spéciales pour suivre la carrière paternelle. Mais, hélas ! quelques années plus tard, mon brave père mourait glorieusement dans un combat naval, me laissant seul au monde !

Après avoir longtemps pleuré mon excellent père, je résolus de donner un libre cours à ma passion pour les voyages. L'instruction que j'avais reçue permettait de faire de moi un bon officier de marine ; aussi, malgré ma jeunesse, ne tardai-je pas à entrer, comme capitaine au long cours, au service d'un des plus riches armateurs du Havre, M. Durand.

Mes deux premiers voyages furent heureux ; mais au troisième, la maladie ayant décimé mes meilleurs matelots, je me vis forcé de faire escale dans un port d'Amérique pour recomposer mon équipage.

Ce fut alors que ma mauvaise fortune me fit tomber sur des aventuriers de la pire espèce, véritables écumeurs de mer, qui, après trois semaines de navigation, se révoltèrent contre moi, me firent descendre dans un canot, escorté de dix matelots, et, quelques heures après, me déposaient sur un rivage inconnu, me laissant une certaine quantité de provisions de bouche, mon fusil, de la poudre et du plomb, une paire de pistolets, mon carnier, un briquet et de l'amadou, une hachette ; et aussi mes objets personnels, tels que montre, couteau, et ma bourse bien garnie de pièces d'or, auxquelles, je dois le dire, ils ne touchèrent pas. Mais ce à quoi je tenais beaucoup et qu'ils me laissèrent, c'était ma casquette de capitaine, sous la coiffe de laquelle j'avais caché des papiers très-précieux pour moi, et une dizaine de mille francs en billets de banque.

Puis, cette coupable et lâche action achevée, mes dix matelots regagnèrent silencieusement le vaisseau, sans s'inquiéter de mes cris de désespoir.

Après les premiers moments d'abattement, je revins à ma triste position, et je regardai autour de moi, cherchant à m'orienter ; ayant alors aperçu un monticule à une petite distance, je m'y dirigeai, et, arrivé au sommet, je ne distinguai, aussi loin que pouvait s'étendre ma vue, qu'un immense désert, aride, sans aucune trace d'habitation, et dont l'horizon était borné par un point noir que je ne pus définir.

Ignorant dans quel pays je me trouvais, je résolus de passer la nuit sur ce monticule qui, quoique ne m'offrant pas d'abri, me permettait au moins de voir au loin et de me tenir sur la défensive en cas d'attaque. Je m'installai donc de mon mieux, fis

une petite brèche à mes provisions ; puis, après avoir placé mon fusil à portée de la main, je finis par m'endormir d'un profond sommeil.

Le lendemain, dès le point du jour, je me mettais en route pour traverser le désert et gagner le point noir que j'apercevais. Après avoir marché une grande partie de la journée sous un soleil tropical, sans rencontrer âme qui vive, j'arrivai enfin vers la nuit sur la lisière d'une forêt qui n'était autre chose que le point noir que j'avais aperçu la veille. J'y entrai, et mon premier soin fut de grimper sur un arbre, et de m'y tenir caché dans son épais feuillage, le fusil en arrêt, me tenant ainsi prêt à tout événement.

La nuit se passa avec calme, et le lendemain, dès que je pus distinguer autour de moi, je cherchai à percer des yeux à travers l'épaisseur du taillis ; mais, après m'être assuré que j'étais parfaitement seul, je me décidai à descendre de l'arbre, et je me hasardai avec précaution dans la forêt, espérant y trouver des fruits, de l'eau, et peut-être aussi du gibier, qui me serait d'un grand secours comme nourriture.

Je suivis un sentier évidemment tracé par des animaux. L'épaisseur des taillis, la pesanteur de l'atmosphère, et le poids des provisions que m'avaient laissées les hommes de l'équipage, m'accablaient de fatigue ; mais, au détour d'un sentier, je me trouvai au bord d'un vaste lac dont les rives étaient couvertes d'un magnifique gazon émaillé de fleurs. La beauté de ce riant paysage me fit oublier ma lassitude et mes craintes... je me crus transporté au séjour des bienheureux !

Revenu peu à peu de mon ravissement, je cherchai un endroit propice pour y construire un abri provisoire. Ce fut alors que j'aperçus, à une petite distance, un objet qui me parut être une cabane ;

je m'y dirigeai en toute hâte, et me trouvai bientôt en effet devant une hutte assez spacieuse, qui était faite de terre, de joncs et de brins de bois formant un mortier très-solide ; j'y entrai après quelque hésitation, et jugez de ma surprise, en y voyant une grande quantité de peaux de castor, non-seulement étendues sur le sol comme pour en éviter l'humidité, mais aussi un grand nombre de ces peaux qui, accrochées le long des murailles, y formaient une épaisse tapisserie. Du reste, aucun meuble, aucun objet quelconque n'ornait cette hutte, que je supposais être le dépôt d'un ou de plusieurs chasseurs.

Cette supposition me combla de joie ! Je vais donc, me dis-je, voir quelques-uns de mes semblables !... ils viendront à mon secours !... ils me procureront les moyens de retourner dans ma patrie !... ils doivent être bons et humains, car il est impossible que des gens méchants habitent un pays aussi beau... et, cet espoir me dominant, je déposai mes bagages dans un coin de la cabane ; puis m'étendant sur les peaux de castor pour me délasser, j'attendis avec anxiété l'arrivée de celui que je supposais être le propriétaire de la hutte... Mais ce fut en vain ! la journée se passa sans que je fusse troublé dans ma solitude.

Le chasseur est peut-être trop éloigné pour rentrer ce soir, me dis-je, ce sera probablement pour demain ; et, bercé par cette heureuse pensée, je m'endormis avec confiance.

Le lendemain je m'aventurai un peu dans la forêt, mais je ne vis que quelques animaux inoffensifs qui s'enfuirent à mon approche. Je tirai quelques coups de fusil, et, en entendant le bruit de la détonation se répercuter d'écho en écho, jusqu'aux profondeurs les plus éloignées de la forêt, je me disais ;

Si le chasseur est dans ces parages il entendra certainement mon signal et il s'empressera de revenir à sa cabane ! Mais, cette fois encore, mon espoir fut déçu, car plusieurs jours se passèrent sans qu'aucun être humain m'apparût ! Je commençais à désespérer.

Enfin, une nuit, la porte de ma cabane s'ouvrit tout à coup, et je vis flamboyer dans l'ombre deux gros yeux ronds qui cherchaient à percer l'obscurité qui régnait dans l'intérieur. Je restai immobile, mais un rayon de lune étant venu éclairer ce nouveau personnage, un cri d'effroi s'échappa de ma poitrine... Celui qui se tenait devant moi n'était pas un homme, mais un animal aux longs poils noirs qui m'examinait, debout, les deux pattes de devant accrochées au haut de la porte, et dans l'attitude d'un être stupéfait d'étonnement.

Jamais je n'avais vu son pareil, et j'étais d'autant plus terrifié que, dans la clarté douteuse qui régnait dans la hutte, il me paraissait monstrueux.

Tout à coup je tressaillis ! l'animal me parlait !

— Qui es-tu ? Que viens-tu faire ici, me dit-il d'une voix douce, mais qu'il cherchait évidemment à rendre dure et méchante...

— Qui je suis, répondis-je, en essayant de faire bonne contenance : je suis capitaine au service de la marine marchande, je me nomme Magnus, et j'arrive de France, ma patrie.

— Quelles sont tes intentions en venant dans cette forêt, reprit l'être mystérieux qui me stupéfiait?... Y es-tu venu seul, et avec la pensée d'y faire le mal ?

— Je suis seul, lui répondis-je. Les hommes composant mon équipage, s'étant révoltés contre moi, m'ont lâchement abandonné dans ce pays, qui m'est inconnu.

— Je crois à la sincérité de tes paroles, reprit mon interlocuteur aux longs poils noirs, bien que tu sois le seul de ta race que j'aie encore vu, ce qui devrait me porter à la méfiance envers toi... aussi je ne te demanderai plus qu'une chose, c'est de me dire avec franchise dans quel but tu es entré dans ce lieu sacré ?

— Je ne comprends pas la portée de vos paroles, lui répondis-je ; mais je vais vous dire ce qui est vrai... Si je suis entré dans cette cabane, c'est uniquement pour m'y reposer de mes fatigues, et aussi, dans l'espoir que celui auquel elle appartient serait assez humain pour venir à mon secours.

Cette réponse parut rassurer complètement mon interrogateur ; il garda quelques instants le silence, ayant l'air de réfléchir profondément, puis il m'intima l'ordre de ne pas quitter la hutte avant son retour et disparut en me laissant dans la plus profonde stupéfaction.

Quelques heures après cette entrevue, la porte de la hutte s'ouvrit de nouveau ; il faisait alors grand jour ; mon étrange animal entra, suivi d'une douzaine de ses semblables, dont il paraissait être le chef, et je reconnus enfin que j'avais devant moi des castors d'une si grande espèce, que, debout, ils atteignaient presque la hauteur d'un homme de taille ordinaire.

En me voyant tranquillement couché sur les dépouilles de leurs semblables, les nouveaux venus jetèrent les hauts cris et proférèrent des menaces ; mais, sur un signe de leur chef, ils se calmèrent aussitôt, et je vis de grosses larmes couler de leurs grands yeux noirs.

— Suis-nous, me dit alors mon interlocuteur de la nuit. — Je ne me fis pas répéter cet ordre ; je me levai, puis, après m'être assuré que mes pistolets pendaient à ma ceinture, je pris mon fusil, dont ces

animaux paraissaient ignorer l'usage, et je sortis de la cabane, non sans avoir eu la précaution de fourrer quelques provisions dans mes poches.

Une fois dehors, nous nous mîmes en marche, et les castors m'entourèrent comme on eût fait chez-nous d'un prisonnier de guerre.

II

Après avoir marché silencieusement pendant une heure au bord du lac, nous arrivâmes à un endroit où je vis un grand nombre de huttes pareilles à la mienne, mais un peu plus petites. Je les visitai le lendemain, et je m'assurai que leur diamètre intérieur était de deux mètres environ. Elles étaient composées de deux étages : le supérieur, à sec, était destiné à l'habitation ; l'inférieur, sous l'eau, servait de magasin pour les provisions, qui consistaient principalement en ramilles et en écorces.

Cette petite ville était divisée par rues, ou plutôt par ruisseaux, qui tous aboutissaient à une grande place, au milieu de laquelle je distinguai une construction également en terre et entourée d'eau, mais qui paraissait plus vaste et plus confortable que les autres ; cette construction formait, comme me l'apprit le chef de mon escorte, le palais du roi Castorinus XV et de sa famille.

Le palais de ce roi était entouré de murs en terre, à hauteur d'appui, et flanqué de quelques huttes plus petites, affectées au logement des gens de service, plus une autre servant de prison et de corps de garde. C'est dans cette dernière que je fus introduit, en attendant qu'il plût à sa Majesté Castorinus XV de daigner me faire admettre en sa présence.

Je restai donc quelques instants dans ce

corps de garde, où je n'eus du reste qu'à me louer des égards que les soldats castoriniens eurent pour moi.

Enfin, Sa Majesté ayant donné l'ordre de m'introduire auprès d'elle, j'entrai dans le palais, suivi du capitaine des gardes et deux de ses soldats, et, après avoir traversé un vestibule, je me trouvai dans une assez vaste salle, qui servait à la fois de salle du trône, de salon, de chambre à coucher et même de salle à manger, à la famille royale.

Cette pièce, qui était très-sombre, ne contenait aucun meuble, mais seulement une épaisse couche de roseaux et de mousse, sur laquelle étaient couchés le roi, la reine et deux petits princes castoriniens, leurs fils.

Le roi et ses fils n'avaient pour tout vêtement que leurs longs poils noirs, à l'exception du roi cependant, qui portait sur la tête, en guise de couronne, un léger cercle fait d'un bois rouge qui m'était inconnu. La reine seule était enveloppée d'un vaste peignoir fabriqué à l'aide d'une herbe longue et jaunâtre, et qui traînait jusqu'à terre.

A ma vue, le roi Castorinus XV se souleva nonchalamment et, s'appuyant la tête sur sa main ou plutôt sur sa patte droite, il m'examina avec une douce et bienveillante curiosité ; mais il n'en était pas de même de la reine et des petits princes, que ma présence semblait presque effrayer.

Après quelques minutes de silence, le roi, qui me parut jeune et avait fort bon air, ma foi, me questionna à peu près comme l'avait fait précédemment celui qu'il me dit être le général en chef de son armée, et mes réponses lui ayant prouvé que je n'étais venu dans son royaume que par suite du lâche abandon de mon équipage, et par conséquent sans mauvaises intentions, il me fit l'accueil le plus cor-

dial; la reine elle-même parût revenir à de meilleurs sentiments à mon égard.

Ce fut alors que j'appris que j'avais commis, aux yeux des Castoriniens, une grande profanation, mais sans le savoir, en entrant dans la hutte et surtout en me couchant sur les peaux soigneusement étendues à terre, car cette hutte n'était autre que le lieu sacré où étaient déposées les dépouilles mortelles des sujets du roi Castorinus XV; l'usage du pays étant de dépouiller le défunt de sa peau aux longs poils, pour la conserver pieusement après l'avoir fait sécher au soleil, comme autrefois on brûlait les corps, pour en conserver les cendres dans des urnes fabriquées pour cet usage.

Les peaux déposées à terre les unes sur les autres provenaient des dépouilles du peuple : c'étaient celles sur lesquelles je m'étais couché sans façon; tandis que celles accrochées le long de la muraille avaient appartenu aux aïeux du roi, ainsi qu'à ceux des grands dignitaires du royaume. Je ne m'étonnai plus dès lors des menaces proférées par mes gardes, et je m'estimai très-heureux de m'en trouver quitte sans avaries.

Une fois dans les bonnes grâces de Sa Majesté, la conversation s'engagea d'autant mieux que, sans avoir jamais étudié la langue castorinienne, je la compris de suite, et la parlai aussi facilement que je parle ma langue maternelle. Le roi était très-curieux de connaître les mœurs et les usages de mes compatriotes. Il m'avoua, comme le général en chef me l'avait dit aussi, que j'étais le premier de ma race qu'il eût vu jusqu'à ce jour, et qu'il n'avait pu s'empêcher d'avoir une certaine méfiance parce qu'il avait appris de son grand-père le roi Castorinus XIII que des êtres, blancs comme moi, avaient fait de son temps une invasion dans ses États, et qu'ils avaient tué un grand nombre de ses sujets

à l'aide d'une machine qui faisait un bruit qu'il ne pouvait comparer qu'au tonnerre.

A ces paroles je compris que la machine dont voulait parler le roi n'était autre chose qu'un fusil. Je me rappelai que certains chasseurs faisaient un grand commerce de peaux de castor, et je ne doutai pas que les ancêtres des Castoriniens ne soient tombés sous les coups de ces chasseurs. Aussi, tout en cachant de mon mieux le fusil que je portais, je protestai chaleureusement contre les misérables qui avaient commis de pareils forfaits.

Notre conversation durait déjà depuis plus d'une heure, et menaçait de se prolonger encore longtemps, lorsqu'elle fut interrompue par l'arrivée d'un Castorinien à l'air grave, et qui était enveloppé de la tête aux pieds d'une longue robe tissée avec une écorce très-fine.

Ce nouveau personnage me regarda d'abord d'un mauvais œil, mais Sa Majesté s'étant empressée de lui raconter mes mésaventures, il daigna m'adresser un salut protecteur, et ce fut alors que le roi Castorinus me le présenta comme étant son ministre et le chef de sa police, c'est-à-dire le plus important et le plus haut dignitaire du royaume, après lui, et par conséquent celui qui possédait toute sa confiance.

Tout ce que j'avais vu depuis ma conversation avec le général en chef m'avait abasourdi. Je savais par Buffon, Milne Edwards et autres savants, qu'il existait un animal de l'espèce des mammifères, appelé castor, lequel est très-industrieux et très-sociable; — que, pendant l'été, cet animal vit solitaire dans des terriers qu'il se creuse sur les bords des lacs et des fleuves; — mais que, lorsque la saison des neiges approche, il quitte cette retraite pour construire en commun sa demeure d'hiver. — Je savais aussi que c'est dans les contrées les plus solitaires de l'Amérique septen-

trionale que les castors, souvent au nombre de deux ou trois cents réunis, déploient tout leur instinct architectural ; — que, pour construire leurs nouvelles demeures, ils choisissent un lac ou une rivière assez profonde pour ne jamais geler jusqu'au fond, parce qu'ils préfèrent en général des eaux courantes, afin de s'en servir pour le transport des matériaux nécessaires à leurs constructions. — Je savais que, pour soutenir l'eau à une égale hauteur, ils commencent par former une digue en talus ; qu'ils y donnent toujours une forme courbe, en dirigeant la convexité contre le courant, la construisent de branches entrelacées les unes dans les autres, et dont les intervalles sont remplis de petites pierres et de limon, crépi extérieurement d'un enduit épais et solide ; — puis, lorsque la digue est achevée, ou, lorsque l'eau étant stagnante, cette barrière n'est pas nécessaire, les castors se séparent en un certain nombre de familles et construisent alors des huttes qu'ils doivent habiter, en réparant leurs anciennes.

Je savais tout cela comme vous pouvez le savoir aussi ; mais je n'avais jamais lu ni entendu dire qu'il existât un peuple de Castors, ou de *Castoriniens*, comme ils s'appelaient entre eux ; lequel peuple parlait, agissait, et avait des mœurs pour ainsi dire pareilles aux nôtres ; enfin une vraie nation, puisque j'y voyais des soldats commandés par des chefs, des prisons et des corps de garde, et surtout un roi, une reine, des princes et un ministre de la police, toutes choses qui très-certainement dénotent un peuple civilisé.

J'étais donc absorbé dans mes réflexions, lorsque je vis apparaître de dessus le peignoir de la reine, la tête fûtée d'un charmant colibri. Vous n'ignorez pas que le colibri, qui est originaire d'Amérique, est remarquable par la beauté de son plumage

multicolore et sa petitesse, car il est en effet le plus petit oiseau de l'ordre des passe-reaux.

Le colibri que j'admirais était un véritable enfant gâté, il était bien le plus mignon de tous les petits oiseaux. Son plumage lisse et brillant, son air vainqueur, babillard et sémillant, en avaient fait le favori de la reine. — Gazouillant du matin au soir ; disant à sa maîtresse, dans un chant imagé, ses plus douces flatteries, caquetant avec l'un et avec l'autre, mais jaloux de tous, tel était mon petit colibri, ou plutôt celui de la reine Castorina.

Mais, me demanderez-vous ? comment avait-il pu s'introduire près de la reine ? Je l'ignore ! — Cependant voici son histoire, tel que me l'apprit plus tard le chef qui m'avait surpris dans la hutte sacrée.

Le petit colibri, si pimpant dans le jour, est bien le plus frileux des oiseaux pendant la nuit, et surtout l'hiver. — Or, un jour d'hiver, maître colibri, qui sans doute épiait tout en grelottant le moment favorable pour s'introduire dans la demeure royale, y réussit enfin ; comment ? on n'a jamais pu le savoir ! Et, une fois dans la place, il se cacha si bien, qu'on ne s'aperçut pas de sa présence. — La nuit venue, il s'avança tout doucement vers sa future maîtresse, et soulevant légèrement les longs poils soyeux de son manteau, il s'y blottit sans mot dire, et dormit ainsi, le petit frileux, jusqu'au lendemain matin.

Au réveil de la reine, il se mit à caqueter, en se pelotonnant près d'elle, la caressant du bout de son joli petit bec, lui faisant mille cajoleries et employant, en véritable diplomate, tous les trésors de la séduction.

Tout d'abord la reine parut insensible, résista aux cajoleries de ce petit intrus qui avait eu l'audace de s'introduire furtivement chez elle et, impatientée, repoussa

l'intrigant, qui tout le jour voltigeant d'un bout à l'autre de la chambre royale, picotait les quelques bribes de festin qui se trouvaient sous son bec ; mais la nuit venue, son humeur joyeuse sembla s'assombrir, et il parut absorbé par une grave préoccupation. Se rapprochant alors de la reine, en poussant de petits cris plaintifs, comme pour l'intéresser à son malheureux sort, il attendit patiemment qu'elle eût succombé au sommeil ; alors il reprit, avec mille précautions, sa chaude place, et s'y blottit sans bruit comme la veille.

Le lendemain la reine, vaincue par les caresses et la bonne humeur du petit colibri, le laissa complètement maître de ses volontés et le prit en telle amitié que, depuis ce jour, elle ne pût plus se passer de lui.

Voilà comment colibri devint le favori de la reine Castorina. Mais permettez-moi de revenir à Castorinus XV.

Après avoir consulté son ministre à voix basse, Sa Majesté daigna m'assigner comme résidence une des huttes de son palais, ce qui était la plus grande marque de distinction qu'elle pût m'accorder. Je lui demandai alors la permission de retourner chercher les provisions et les divers objets que j'avais dû laisser dans la hutte sacrée. Le roi accéda à ma demande, mais me fit accompagner par six de ses gardes, commandés par un sergent, sous prétexte de m'aider dans le transports de mes effets, mais en réalité pour me faire surveiller, et me retirer tous moyens d'évasion.

AUGUSTE WARÉE.

(La suite au prochain numéro.)

LA PREMIÈRE AUMONE DE CLOTILDE

IV

(Suite.)

Blanche inclina modestement sa charmante tête, et, d'une lèvre timide, elle effleura la main de madame de Chabannes.

— Mère, dit tout bas Clotilde, veux-tu me permettre d'embrasser mademoiselle Blanche ?

La comtesse fit en souriant un signe affirmatif.

— Je désire vous embrasser, me le permettez-vous, mademoiselle ! demanda la petite fille.

Blanche rougit, et, par un mouvement plein de grâce, elle présenta ses joues empourprées aux lèvres de Clotilde.

— Bonne-mère, dit-elle ensuite d'une voix émue, en s'élançant vers madame Masset, joignez vos remerciements à mes remerciements : Madame daignera nous protéger auprès du ministre.

Madame Masset se souleva de sa chaise, son pâle visage éclairé d'un sourire prit une expression d'ineffable reconnaissance.

— Merci, madame, merci, murmura-t-elle d'une voix faible.

Clotilde aida Blanche à soutenir madame Masset qui, agitée par l'émotion, avait peine à rester debout.

— Asseyez-vous, madame, dit la petite fille en donnant à sa voix une douceur pleine de caresse, maman aime beaucoup votre charmante demoiselle, et notre ami, le docteur C..., s'intéresse également à votre bonheur.

Un mot de plus eût révélé le mystère des bonnes œuvres du docteur, et la comtesse savait, depuis longtemps, que son illustre ami gardait sur elles un secret inviolable.

Avant de sortir de cette demeure, où elle avait apporté les joies de l'espoir, la comtesse dit à Blanche que le canevas et les laines nécessaires à son travail étaient à sa disposition dans les magasins de madame Lefèvre. Puis, accompagnées des bénédictions des deux femmes, la mère et la fille s'éloignèrent.

V

Le docteur accompagnait le dernier venu de ses nombreux clients, à la porte de son cabinet, au moment où madame de Chabannes se faisait annoncer chez lui.

— Mon cher docteur, dit la comtesse, vous devinez sans peine, n'est-ce pas, le motif qui m'amène ?

— Vous êtes si adorablement bonne, madame, répondit-il, que je ne crains pas de me tromper en répondant : Oui.

— Eh bien, docteur, j'ai pris les renseignements nécessaires. Ces renseignements, parfaits en tous points, appuient l'incontestable vérité de la situation précaire de cette pauvre famille, composée de trois personnes. La mère, madame Masset, est veuve d'un receveur des contributions indirectes. Le fragment de la lettre que vous avez entre les mains s'adressait à la fille aînée de madame Masset, placée, en Angleterre, dans une maison de commerce ; la sœur cadette est l'aimable enfant qui, toute pauvre qu'elle soit, a eu la générosité de secourir une infortune plus grande que la sienne.

Le docteur écoutait, d'un air pensif, les paroles de madame de Chabannes.

Êtes vous bien certaine, comtesse, que cette famille porte le nom de Masset ? demanda-t-il.

— Parfaitement certaine, docteur.

— Le père, mort aujourd'hui, a été receveur des contributions indirectes ?

— Oui, pendant vingt-cinq années.

— Quel âge peut avoir madame Masset, comtesse ? demanda-t-il après avoir attentivement écouté la jeune femme.

— J'ai vu une femme très-faible, usée par la douleur plutôt que vieille par le temps.

— C'est bien cela, reprit le docteur, madame Masset doit avoir aujourd'hui une cinquantaine d'années... et, comme la comtesse regardait son interlocuteur d'un air tout surpris, il ajouta :

— Il est bien permis, sans doute, à un docteur d'avoir quelque peu de mémoire sur le moment.

— Permettez-moi de montrer à notre chère Clotilde une collection de fleurs rares, qui attend l'hospitalité de votre serre ; — ma petite amie, voulez-vous m'accompagner au salon ?

Clotilde comprit bien que sa présence était un obstacle aux confidences du docteur ; mais trop bien élevée pour se permettre le moindre signe de mécontentement, elle le suivit avec un gracieux empressement.

— Chère comtesse, dit celui-ci en reprenant place auprès de madame de Chabannes, j'ai connu, autrefois, dans l'exercice de ma profession, la pauvre femme que vous avez vue. Blanche Lemaire épousa un employé du gouvernement et se retira avec lui dans la province où elle est née. Ne dirait-on pas que le retour de cette pauvre femme, à Paris, est un décret de la Providence ? Dieu la replace sur ma route ; que sa bonté soit bénie !

Un matin, vers dix heures, une femme proprement vêtue d'un costume de deuil, montait d'un pas rapide la rue d'Amsterdam. Elle tenait par la main un jeune garçon à la physionomie rieuse et qui portait sur son frais visage une ressemblance frappante avec le petit joueur d'orgue, qui

nous est apparu au commencement de cette histoire.

— C'est ici, ma tante, dit l'enfant lorsqu'ils eurent atteint la maison habitée par les dames Masset

— Oui, c'est ici, répéta la femme ; va, mon garçon, je ne me serais pas trompée de porte. J'ai conservé un trop bon souvenir de la jolie demoiselle qui est venue à notre aide, pour jamais oublier ni l'endroit où se trouve sa demeure ni son cher et mignon visage.

— Tante ! cria l'enfant d'un ton joyeux, je vais sonner bien fort, n'est-ce pas ?

— Non, mon bijou, il faut au contraire heurter tout doucement, c'est plus honnête.

Le petit garçon frappa un léger coup.

Blanche vint ouvrir.

Me reconnaissez-vous, mademoiselle ? demanda la bonne femme après avoir respectueusement salué Blanche.

— Oui, madame, répondit la jeune fille avec bienveillance, — je suis heureuse de vous revoir en bonne santé.

— En bonne santé et proprement vêtue, ma chère demoiselle, et cela grâce à vous.

— Comment à moi ? interrogea Blanche toute surprise.

— Oui, mademoiselle.

— Mais entrez donc, madame, reprit la jeune fille, ma mère dort, je puis vous donner quelques instants.

Après avoir humblement refusé l'hospitalité qui lui était offerte, la bonne femme ajouta :

— La pièce d'argent que vous m'avez donnée m'a porté bonheur. Un monsieur qui sait combien vous êtes charitable m'a secourue en votre nom. D'abord il m'a fait donner des soins, puis lorsque mes forces ont été revenues, il m'a mise en état de gagner ma vie. Je possède depuis environ

un mois, un petit fond de mercerie bien achalandé. Mon commerce est dans une voie prospère. J'ai de l'ordre, de l'économie, je suis heureuse, bien heureuse, et je le répète encore, mademoiselle, grâce à vous...

— Ma chère dame, répondit Blanche au comble de l'étonnement, vous m'attribuez un bonheur qui n'est pas mon partage. A mon grand regret, je n'ai rien fait qui puisse mériter votre reconnaissance.

— Mademoiselle, reprit discrètement la bonne femme, permettez-moi de croire que tant de bonheur me vient de vous.

— Je vous remercie de cette gracieuse parole, répondit Blanche en souriant.

— Maintenant que je vous ai raconté mes petites affaires, chère demoiselle, je vais remplir la commission dont m'a chargée madame Lefèvre, en me priant de lui apporter un reçu.

En achevant ces mots, l'ouvrière présenta à Blanche un paquet soigneusement cacheté.

La jeune fille prit le paquet et s'empressa d'aller écrire le reçu demandé.

— Voici, chère dame, dit-elle en présentant à la bonne femme un papier tout ouvert.

Tandis que celle-ci pliait ce papier en quatre, le petit garçon qui, jusqu'à cet instant, était resté dans l'ombre de l'inaperçu, ouvrait de grands yeux ébahis à l'aspect de quelques oranges gracieusement tendues vers ses petites mains.

— Pour moi toutes ? demanda-t-il avec une expression de naïve convoitise.

— Oui, pour toi toutes, répondit Blanche en riant.

Un quart d'heure après le départ de l'ouvrière, Blanche ouvrait, sous les yeux de sa mère, le paquet qui lui avait été remis de la part de madame Lefèvre.

Les espérances de la mère et de la fille étaient enfin réalisées.

Le ministre, après contrôle des excellents états de service de l'ancien fonctionnaire, accordait à madame Masset une pension annuelle de douze cents francs, pension conforme, d'ailleurs, aux règlements.

Blanche tomba à genoux et fondit en larmes : la malade joignit pieusement les mains et pria.

Dieu, qui entend toute voix élevée vers lui, exauça les vœux de ces deux âmes reconnaissantes ; il répandit ses bienfaits sur ceux qui, en venant au secours du pauvre, avaient suivi le précepte de son évangélique parole : *« Aimez-vous les uns les autres. »*

VICTOR PERCEVAL.

FIN

L'AVARICE DE MAXIME

Ceci se passait à la fête patronale de Maisons-Laffite, une belle fête qui dure quinze grands jours, et quelquefois trois semaines, lorsque l'autorité municipale a des motifs suffisants pour permettre cette prolongation.

Les enfants du village et ceux du parc s'y rencontrent devant les boutiques et sur les chevaux de bois où ils fraternisent d'une façon charmante.

C'est une occasion toute naturelle pour les derniers, qui sont généralement plus riches, de faire de petits cadeaux aux autres, et de leur payer les divertissements en usage pendant ces jours de grandes récréations.

Maxime, son frère Émile et deux de leurs cousins avaient reçu de leurs parents l'argent nécessaire pour faire figure à la fête, c'est-à-dire pour s'amuser de la façon que nous venons de dire.

Tous, à l'exception de Maxime, dépen-

saient gaiement leur argent et en faisaient profiter autrui.

Ils payaient à celui-ci les chevaux de bois, à celui-là la vue d'un phénomène intéressant : un veau à deux têtes par exemple ! à d'autres ils offraient les émotions des tables tournantes où l'on peut gagner aussi facilement de belles porcelaines que des lapins vivants, des canards, de petites chèvres et jusqu'à des agneaux ornés de rubans bleus ou roses, etc. Ils bourraient les plus jeunes de macarons, de pain d'épice, de galette, de crêpes, de brioches, de massapains et d'une infinité de menues friandises telles que sucre d'orge, pâte de guimauve, gaufres saupoudrées de sucre, barquettes lyonnaises et pommes de terre frites.

Ils avaient même rencontré des petites qu'ils avaient comblées de poupées très-élégantes et de différents colifichets de toilette.

Maxime n'avait en aucune façon participé à ces libéralités ; il s'était, pendant tout ce temps, tenu sur une grande réserve, bien en arrière, pour échapper à toutes les muettes sollicitations.

Son frère, qui finit par s'apercevoir de ce manège, lui dit tout à coup :

— Ah ! ça, Maxime, qu'est-ce que tu fais donc là, à l'écart ; on dirait que tu as peur de dépenser ton argent ?

— Moi ? dit Maxime un peu embarrassé, je n'ai pas d'argent.

— Et celui que maman t'a donné hier, en même temps qu'à nous ?

— Je l'ai perdu répondit Maxime en rougissant.

— Il l'a perdu ? s'écria son frère en se moquant, le vilain avare !

— Fi ! que c'est laid d'être avare ! dirent à leur tour les deux cousins. Papa dit toujours que les avares laisseraient mourir leur meilleur ami plutôt que de débourser



cinquante centimes pour lui venir en aide ; qu'ils ne sont bons que pour eux, et que personne ne devrait leur tenir compagnie, ni même répondre à leur salut.

Maxime était devenu écarlate.

— Mais, puisque je n'ai plus d'argent, il m'est impossible de faire des cadeaux à personne.

— Pas d'argent ! pas d'argent ! lui dit son frère, c'est que toi tu n'as pas voulu l'emporter, et tu l'as mis dans une tirelire ! car je suis certain maintenant qu'il a une tirelire et qu'il la cache très-bien.

— Je n'en ai pas du tout, pas la plus petite, répliqua Maxime qui commençait à s'impatisier.

— Bah ! reprit Émile, déjà maman lui avait donné de l'argent pour s'acheter ce qui lui ferait plaisir, et il n'a rien acheté du tout, — le plus curieux c'est qu'on n'a jamais pu savoir ce que la somme était devenue.

— C'est qu'il a acheté des actions avec, ajouta un de ses cousins en éclatant de rire.

— Non ! non ! c'est un vilain avare. Il a dû mettre son argent dans un coin pour qu'il fasse des petits ; mais, si jamais je découvre le magot, je le prendrai jusqu'au dernier sou, et je le donnerai au premier mendiant que je rencontrerai.

— Cela ne l'enrichira guère, dit Maxime en haussant les épaules.

— On le verra bien ! En attendant, tu ferais mieux de me donner tout de suite les renseignements nécessaires, ne serait-ce que pour m'éviter de perdre mon temps en recherches inutiles.

— Je t'ai déjà dit la vérité tout entière.

— Alors, tu prétends toujours avoir perdu ton argent ? reprit Émile.

— Sans doute... puisque je l'avais mis dans la poche de mon gilet et que je ne l'y retrouve plus... regarde !

Et Maxime se mit aussitôt à retourner les deux petites poches du vêtement qu'il venait de nommer.

— Et tes autres ? demanda malicieusement l'un des petits cousins.

— Voilà ! répondit Maxime en retournant de même les poches de son pantalon et celles de sa veste où l'on ne découvrit qu'un — simple mouchoir.

Un petit garçon vêtu fort proprement, mais sans élégance, parut en ce moment à peu de distance du groupe formé par les quatre enfants.

— A la bonne heure ! en voilà un qui arrive à propos, s'écria gaiement Émile.

— Qui donc ? demanda Maxime qui lui tournait le dos, tout en s'occupant de rentrer toutes ses poches, qui pendaient aplaties hors de ses vêtements.

— Ton frère de lait !... parbleu...

— Pierre ?... Quel mal y a-t-il à cela ? demanda Maxime.

— Tiens !... c'est qu'il vient te demander de lui payer sa fête...

— Je le verrai bien, dit tranquillement Maxime.

Pierre n'était plus qu'à un pas des enfants qu'il saluait à sa manière, un peu gauchement, portant une main à son chapeau, pendant que de l'autre il se grattait — tantôt la tempe, tantôt le bord de l'oreille.

— N'est-ce pas, Pierre, que tu viens demander à Maxime de te payer ta fête ?

— Ah ! ça, monsieur Émile, ce ne serait pas à faire, répondit vivement le petit Pierre.

— Et pourquoi donc, s'il te plaît ?

Maxime clignait inutilement des yeux, pour imposer silence à son frère de lait.

— Dame ! c'est tout clair, puisque M. Maxime m'a donné son argent ce matin pour remplacer tous mes livres de classe, tombés dans la rivière pendant que je me

penchais sur le pont pour voir passer un grand bateau.

Émile et les deux cousins restèrent tout penauts, à cette révélation inattendue.

— Et nous qui étions en train de nous moquer de son avarice, s'écria Émile.

— Ah ! ben, ce n'était pas juste, car M. Maxime n'est pas avare du tout, je le sais très-bien, moi !... et ce n'est pas d'aujourd'hui ! s'écria le petit Pierre.

— Ce pauvre frère, il faut que je l'embrasse pour qu'il me pardonne mes vilaines suppositions.

— Nous aussi ! s'écrièrent bruyamment les deux cousins.

Et tous trois se jetèrent presque ensemble au cou de Maxime qui se débattait de son mieux.

— Voulez-vous me laisser tranquille ? s'écriait à son tour Maxime, qui n'aimait pas qu'on le tarabustât.

— Avec tout ça, continua Émile, il ne faut pas que Pierre soit victime de son goût pour les grands bateaux. C'est à nous trois, puisqu'il en est ainsi, de lui payer sa fête.

— Ah ! messieurs, non, ce n'est pas la peine... balbutia Pierre en rougissant.

Les trois enfants réunirent alors le reste de leur monnaie, ce qui forma bel et bien une quarantaine de sous qu'ils lui mirent de force dans la main en lui disant :

— Allons ! va t'amuser.

Pierre les remercia bien sincèrement, on peut le croire, et partit comme un éclair pour voir un nègre qui avalait des étoupes enflammées et mangeait du poisson cru, à la grande joie des quatre enfants qui, tout leur argent dépensé, n'avaient plus qu'à rentrer chez eux, où les attendait un excellent dîner qui devait se terminer par une tarte aux cerises, aussi large que la table... pour le moins.

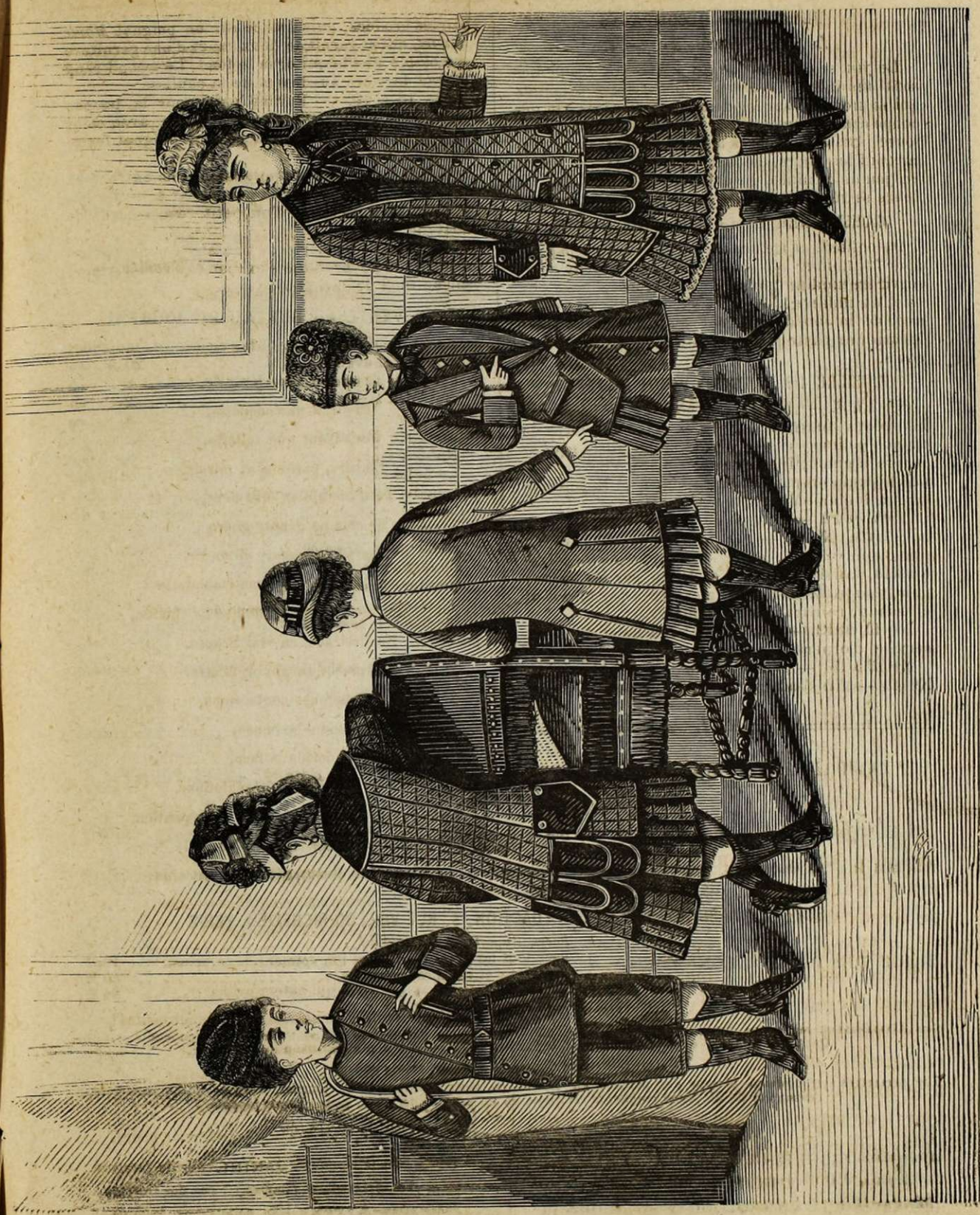
GEORGES FATH.

LE PANTIN & LA POUPEE

FABLE

Au fond d'une vitrine,
Où mille joujoux s'entassaient,
Un beau pantin et sa voisine,
— Véritable *Huret*, blanche, rose et blondine, —
En tête-à-tête conversaient.
— A te voir ainsi parée,
Belle poupée !
Du matin jusqu'au soir,
On dirait une coquette,
Ne rêvant que toilette,
Plaisirs, parfums et miroir.
Tu n'oserais en être fière,
Car cela ne dénote guère
Esprit, bon cœur, ni savoir.
Moi, c'est à la bonne franquette
Que je vais mon petit bonhomme de chemin,
Ne désirant, en vrai *Scapin*,
Qu'amuser garçon ou fillette.
Avec quelques contorsions,
Une bonne grimace,
Je leur déride la face,
Et reçois en retour cent bénédictions.
— Oh ! ne crois pas que les pantins
Amusent seuls les bambins !
Je sais que dans la race humaine
Beaucoup sont *pantins* comme toi,
Et préfèrent ton emploi
A ceux qui donnent de la peine.
Combien qui savent grimacer,
Faire maints sauts, maintes pirouettes !
Et combien osent s'abaisser
Devant eux en mille courbettes !...
Tu me vois d'un mauvais côté,
Aux fillettes plutôt j'enseigne que, pour plaire,
Il faut ensemble unir : l'ordre, la propreté,
L'élégante simplicité,
Et posséder surtout le grand art de se taire.

CÉLESTINE DORÉ.



FEUILLE DE DECOUPAGES

Le jeu de domino des fleurs.

Le jeu se compose de 28 cartes sur lesquelles sont dessinées des fleurs en place des gros points qui se trouvent sur les dominos ordinaires. On découpe chaque carton sur la ligne pleine ; puis, pour jouer, on les pose près les uns des autres en raccordant les fleurs, comme on raccorde les points au jeu de dominos. Les doubles, c'est-à-dire les fleurs se répétant deux fois, se posent en travers.

CALENDRIER ET CADRE A DÉCOUPER

On colle le cadre sur un carton ou fort papier, pour lui donner du soutien. Ce dessin peut aussi servir de modèle pour broder, sur cachemire ou soie, un cadre très-élégant exécuté au point russe avec de la soie de différentes nuances. — Le calendrier se glisse par une fente coupée sur les deux côtés.

FEUILLE DE PATRONS POUR POUPÉES

N^{os} 1 à 8. — Modèles de pelisses longues pour les bébés incassables N^{os} 2 et 4. — Le corps de chaque pelisse est une grande jupe plissée qui se monte à gros plis autour de la pièce d'épaule. On fait ces pelisses en cachemire blanc, et la pèlerine se garnit d'un effilé et de petits galons.

N^{os} 9 et 10. — Forme de chapeau *Nimche* pour la poupée N^o 4. — On couvre le chapeau en soie ou en velours, et on le garnit avec un plissé en soie, taillé en biais et effiloché sur les bords ; puis, une petite tête de plumes, fixée par un nœud en ruban, retourne sur la calotte.

N^{os} 11 et 12. — Modèle de la ruche et du nœud servant d'ornement au chapeau.

N^{os} 13 à 15. — Bonnet du matin pour la poupée N^o 4. — Le fond est garni d'entre-deux et de

bandes brodées, puis froncé sur un poignet *Marie Stuart*, qui se garnit de deux rangs d'une garniture semblable à celle qui orne le fond. Le second rang tourne derrière au-dessus de la coulisse.

N^{os} 16 à 19. — Parure unie pour la poupée N^o 4. — Le col est montant derrière, avec coins rabattus devant, et la manche a un poignet fermé par un bouton.

N^{os} 20 à 22. — Guimpe plissée avec entre-deux brodés et dentelle pour la poupée N^o 4. — Le bas des manches est garni d'un petit revers bordé de dentelle.

N^o 23. — Broderie de fantaisie pour portemonnaie ; cette broderie s'exécute en soie d'Alger, sur un fond de satin ou de soie.

EN VENTE AU BUREAU DU JOURNAL

La poupée N^o 4, tête et bras en biscuit, membres articulés, cheveux blonds. 20 fr. »

Paire de bas pour cette poupée. » 75

Bottines à talons. 2 »

Chapeau. 4 »

Costume fillette. 12 »

Robe à traîne. 18 »

Le bébé incassable N^o 2, se tenant, debout sur ses pieds, membres articulés, tête en biscuit, cheveux blonds frisés. Ce bébé a 45 centimètres de hauteur et coûte, sans être habillé. . . 30 fr. »

Robe pour ce bébé. 10 »

Chapeau. 6 »

Souliers blancs ou bleus et chaus-

settes. 2 50

Le bébé incassable N^o 4, sans être habillé. 40 »

Envoyer un mandat de poste pour le montant des demandes.

LA TOILETTE DES ENFANTS, LE CONSEILLER DES ENFANTS ET LE JOURNAL DE LA POUPÉE

RÉUNIS AU

JOURNAL DES ENFANTS

Paraissant le 1^{er} de chaque mois, avec Gravures coloriées, Patrons, Jeux variés, Surprises, Découpages, Récits, Contes, Légendes, etc.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE RÉDACTION, 9, RUE VILLEDORICHIEUX, PARIS

TARIF DES PRIX D'ABONNEMENT :	Paris, Départements, Algérie	12 fr.
	Pour tous les pays d'Europe et l'Egypte	16 fr.
	Etats-Unis et colonies françaises	20 fr.
	Amérique, colonies et pays d'outre-mer	24 fr.

Un numéro seul : 2 francs.

Les Abonnements se payent d'avance et se font pour l'année entière. — Envoyer un mandat sur la poste ou sur Paris. — On peut s'abonner également par l'entremise des libraires des départements et de l'étranger.

Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

Les personnes qui désirent obtenir des patrons en dehors de ceux publiés par le journal, devront accompagner leur demande de un franc cinquante centimes, en un mandat de poste, pour chaque modèle.

CORRESPONDANTS

London : ASHER, 13, Bedford St., Covent's Garden.

Lyon : M^{me} PHILIPPE, 29, rue Gasparin.

Marseille : BONNAUD, 17, rue des Beaux-Arts.

Madrid : BAILLY-BAILLIÈRE, 16, plaza de Topete.

Valencia (ESPAGNE) : JANINI, calle de Zaragoza.

Rio de Janeiro (BRÉSIL) : rua dos Ourives.

Buenos-Ayres : 135, calle de la Victoria.

Valparaiso et Santiago : L. TORNERO.